LA COMPLICITÉ ALLEMANDE
dans les massacres d'Arménie

La revélation des « Allgemeine Missions Zeitschrift »

Les faits effroyables que nous raconte le rapport que nous publions ci-dessous ont été vus par des yeux allemands. C'est une main allemande qui a écrit ce rapport et il a été publié pour la première fois à Berlin par une haute autorité morale allemande : la revue protestante Allgemeine Missions Zeitschrift, *éditée par le professeur D. Julius Richter et R. Joh. Warneck, chez Martin Warneck, à Berlin, W. 9, Schellingstrasse, 6 (N° de novembre, pages 506 et suivantes.)*

La Allegemeine Missions Zeitschrift *a publié ce rapport parce qu'elle pensait [illegible] qu'il était de son devoir de porter ces faits monstrueux à la connaissance du public allemand. Or, à la date du 10 novembre 1915, la censure militaire allemande en a interdit la reproduction dans la presse.*

Pourquoi cette interdiction? N'y a-t-il pas, au contraire, un haut intérêt moral à dévoiler ces faits, afin que le gouvernement impérial pût en toute connaissance de cause user de son influence et de son autorité sur son alliée la Turquie pour y mettre un terme ?

C'est ce que pensait certainement l'honnête revue des Missions, qui ne se doutait pas qu'en dévoilant ces atrocités elle publiait en réalité un formidable réquisitoire contre le gouvernement impérial.

Il est malheureusement clair aujourd'hui que le gouvernement impérial n'a pas hésité, pour s'assurer le concours militaire de la Turquie, à se faire le spectateur complaisant, souvent même le complice de la destruction totale du peuple arménien et peut-être prochainement de celle de tous les chrétiens d'Orient.

Nous avons déjà signalé la méthode des massacreurs. Ceux-ci rassemblaient les Arméniens habitant les villes et les conduisaient au loin pour les exterminer.

Les Arméniens d'Ersindjan

Le 7 juillet, le premier convoi partit d'Ersindjan. Il se composait principalement de gens assez aisés, qui pouvaient louer une voiture. Et ils semblent avoir atteint réellement Kharpout, première étape de leur voyage. Les 8, 9 et 10 juillet, de nouveaux convois quittèrent la ville, en tout, de 20.000 à 25.000 personnes. Peu après, nous entendîmes raconter que les Kurdes avaient assailli et complètement pillé cette foule sans défense. Le 11 juillet, des troupes régulières furent envoyées « pour châtier les Kurdes ». Au lieu de cela, ces troupes massacrèrent tous ces pauvres gens désarmés, parmi lesquels on ne comptait guère que des femmes et des enfants.

Des Turcs racontent leurs forfaits

Des soldats turcs, témoins des faits, nous ont raconté que les femmes avaient demandé grâce à genoux et que beaucoup d'entre elles avaient jeté elles-mêmes leurs enfants dans le fleuve. Et comme nous leur demandions avec horreur : « Alors, vous tirez sur des femmes et des enfants ? » Ils répondirent: « Que faire ? On nous l'ordonne ! » L'un d'eux ajouta : « C'était un spectacle à fendre l'âme, aussi je n'ai pas tiré... » Après le massacre on fit pendant plusieurs jours une chasse à l'homme, dans les champs de blé qui entourent Ersindjan, et où l'on prétendait que beaucoup d'Arméniens s'étaient cachés.

Le soir du 18, nous nous promenions avec un de nos amis, M. G..., devant notre maison. Nous rencontrâmes un gendarme qui nous raconta qu'une troupe de femmes et d'enfants de la région de Baïbourt devait passer la nuit dans un endroit situé à dix minutes à peine de l'hôpital. Il avait aidé lui-même à les pousser comme un bétail et il nous raconta, avec des détails à donner le frisson, comment on les avait traités pendant le long trajet. C'est en les égorgeant sans trêve qu'on les amène par ici. Chaque jour, de 10 à 12 hommes sont tués et précipités dans les ravins. On fend le crâne aux enfants qui ne peuvent pas suivre. On pille et on déshonore les femmes *(Den Kindern, die nicht mitkommen koennen, die Schaedel eingeschlagen. Die Frauen geraubt un geschaendet)*. Moi-même [illegible] m'en tenir compte ! » C'est ainsi qu'il termina son effroyable récit...

Le cortège des victimes

Le lendemain matin, de très bonne heure, nous entendîmes passer les victimes vouées à la mort. Nous nous joignîmes à elles et nous les accompagnâmes jusqu'à la ville. Leur infortune était indescriptible. Il ne restait plus que deux hommes. Parmi les femmes, quelques-unes étaient devenues folles. Sur le chemin, nous rencontrâmes une grande troupe de bandits, qui n'avaient quitté leur village que tout récemment, et paraissaient encore en bon état. Nous dûmes faire halte longtemps pour les laisser passer, et nous n'oublierons jamais le spectacle de ces quelques hommes isolés parmi des femmes et une multitude d'enfants. Beaucoup de ceux-ci avaient des cheveux clairs et de grands yeux bleus; ils nous regardaient avec une gravité si surhumaine, une noblesse si inconsciente qu'on eût dit qu'ils étaient déjà des anges du Paradis. Dans un silence absolu, ils défilaient, petits et grands, jusqu'aux aïeules chargées d'ans, qu'on ne pouvait maintenir qu'à grand'peine sur leurs ânes. Tous, tous s'en allaient pour être attachés ensemble, puis précipités du haut des rochers à pic dans les flots de l'Euphrate. « C'est ainsi qu'on opère maintenant, nous raconta un cocher grec; on a vu les cadavres descendre en suivant le cours du fleuve... » Cela vous glaçait le cœur.

Notre gendarme nous dit qu'il venait justement d'escorter de Mama-Chatoum, localité située à deux jours d'Erzeroum, jusqu'à Komagh, une troupe semblable composée de trois mille femmes et enfants. « Tous supprimés ! » ajouta-t-il.

Nous : « Si vous voulez les tuer, pourquoi ne le faites-vous pas dans leurs villages? Pourquoi leur infliger auparavant cette misère sans nom ?... »

Lui: « C'est très bien comme cela, il faut qu'ils souffrent. Et puis, que ferions-nous des cadavres ? Cela puerait ! » *(Und wo solten wir mit dem Leichen hin ? Die würden ja stinken !)* »

L'Euphrate roule des cadavres

Entre le 10 et le 30 mai, on arrêta 1.200 autres notables arméniens et d'autres chrétiens sans distinction de confession, dans les vilayets de Diarbékir et de Mamouret-ul-Asis. Le 30 mai, 674 d'entre eux furent embarqués sur 13 chalands du Tigre, sous prétexte qu'on voulait les mener à Monsoul. L'aide de camp du vali, assisté de 50 gendarmes, conduisait le convoi. La moitié des gendarmes était répartie sur les chalands, tandis que l'autre moitié chevauchait sur la berge. Peu de temps après le départ, on enleva aux prisonniers tout leur argent (environ 6.000 livres), puis leurs vêtements, et on les précipita dans le fleuve. Les gendarmes de la berge étaient chargés de n'en laisser échapper aucun. Les habits de ces malheureux furent vendus au marché de B...

Pendant un mois, on observa presque tous les jours dans l'Euphrate des cadavres allant à la dérive, souvent de deux à six corps liés ensemble. Les cadavres d'hommes sont en partie très mutilés (parties sexuelles coupées, etc.); les cadavres de femme ont le ventre ouvert. Le gouverneur militaire turc de l'Euphrate (Kaïmaknim Djeraboulouss) refuse de faire enterrer les cadavres, parce qu'il lui est impossible d'établir pour les hommes s'il s'agit de musulmans ou de chrétiens ; il ajoute qu'on ne lui en a pas donné l'ordre.

Les cadavres poussés sur la berge sont dévorés par les chiens et les vautours. Il y a sur ce point de nombreux témoins oculaires (des Allemands). « *Für dieses zahlreiche Augenzengen (Deutsche).* » Un employé du chemin de fer de Bagdad a raconté qu'à Diredjik les prisons se remplissent tous les jours et se vident pendant la nuit (dans l'Euphrate). Un capitaine de cavalerie allemand a vue, entre Diarbékir et Ursa, d'innombrables cadavres gisants sans sépulture le long du chemin.